

Le stylo

Julie Kurtness

Number 109, Spring 2006

Défaillances

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14235ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kurtness, J. (2006). Le stylo. *Moebius*, (109), 67–72.

JULIE KURTNESS

Le stylo

Mon frère m'a demandé si je voulais voir quelque chose de drôle. Je n'ai pas répondu parce qu'avec lui il faut se taire quand on n'est pas d'accord. Il a neuf ans et il approche allègrement des cent cinquante livres ; moi, à sept ans, je pense que j'en pèse trente-cinq. C'est la canicule et j'ai chaud. J'entends tout en sourdine en suivant mon frère dans le bois, ma main dans la sienne. Ça s'annonce mal, mon frère ne me prend jamais par la main. Simon n'a jamais été aussi gentil avec moi. La raison est simple : il me déteste. Mes doigts sont blancs et minuscules comparés aux siens, bruns et ronds comme des saucisses. Il a une surprise pour moi, qu'il dit. Il est pressé, sa main tire fort sur la mienne. Il regarde fréquemment en arrière, probablement pour s'assurer qu'Yves ne nous a pas vus partir.

Il s'est arrêté et il semble chercher quelque chose sur le sol. J'entends les chiens aboyer, très loin, dans la cour à scrap de Monsieur Paul. Je n'aime pas ça. J'ai peur des chiens. Mon frère me fait signe d'approcher : sur le sol, un oisillon piaille faiblement. Il a du tomber du nid et se blesser parce qu'il a un peu de sang sur le bord du bec. Son corps est à moitié couvert de petites plumes brunes qui laissent voir une peau rougeâtre. On s'assoit. Mon frère sort un stylo bic de sa poche de bermuda et il enlève soigneusement le bouchon. « Check ben ça... » qu'il me dit, le regard étrange. Il plaque l'oisillon au sol d'une main et il enfonce le stylo dans le petit corps avec l'autre. L'oisillon bat frénétiquement des ailes, mais n'émet aucun son. Simon rit aux éclats parce qu'il se trouve très drôle. Moi, je reste assise là, horrifiée. Il ne faut pas que je pleure, sinon il va rire encore plus fort. Je ne peux pas me sauver, il me rattraperait en un rien de temps. Je reste donc à ma place, essayant de rire moi aussi. Le petit oiseau ne meurt pas,

alors Simon le poignarde encore pour l'achever. Lorsque enfin il arrête de gigoter, il n'est plus qu'une boule de chair et de sang. Étrangement, les plumes se sont décollées.

Mon grand frère m'a assurée que de toute façon, l'oiseau serait mort, et qu'en fait on l'a juste aidé. Je pense que c'est quand il a dit «on» que je me suis mise à vomir. J'avais trop chaud. Et puis Simon est parti, juste comme ça, je ne sais pas où, probablement tirer des roches aux chiens qui ne peuvent pas arracher leur collier et leur chaîne. J'espère qu'un jour ça va mal finir. J'ai enterré la chose au pied d'un peuplier. J'ai choisi cet arbre parce qu'il y a un nid dedans et c'est sûrement de là que c'est tombé. Le sang, quand ça sèche, on dirait du chocolat.

J'étais contente d'avoir la paix, alors j'ai passé l'après-midi dans la forêt à jouer dans le ruisseau. Je me demandais si je devais raconter ça à Yves et Cynthia. Ils vont sans doute s'en foutre parce qu'on n'est pas leurs enfants pour vrai. Ils nous prennent pour des retardés mentaux parce qu'on ne leur parle jamais. C'est moi qui ai décidé ça et Simon trouve ça drôle, comme tout le reste d'ailleurs. Je ne sais pas à quoi ils s'attendaient nos parents transitoires (en attendant qu'on n'ait plus besoin de parents du tout), peut-être qu'ils ont pensé qu'on les appellerait maman-papa. Ça leur a fait un choc de se rendre compte que la magie n'existe pas dans notre monde.

Il va falloir que je règle ça toute seule, parce que j'ai bien réfléchi et j'en suis venue à la conclusion que dans la tête de Simon il n'y a pas une grande différence entre un oisillon et moi.

Yves pense qu'il est un grand chasseur. L'automne, il prend ses carabines et va communier avec la nature pendant trois jours. Jusqu'à présent, tout ce qu'il a réussi à ramener du bois, c'est un bébé chevreuil qui avait encore des taches comme Bambi. Je ne sais pas comment Yves a fait son compte, mais dans chaque bouchée il y avait des morceaux de ses cartouches. Ce n'était pas bon. Un dimanche pluvieux où il était à court d'idées pour entrer en contact avec Simon et moi, il a sorti son arsenal pour nous impressionner. Il les caressait avec amour, ses fusils. Ça me mettait mal à l'aise de le regarder faire, occupé à

aligner le tout sur une couverture en feutre vert pâle qui sentait le mois. Il a eu Simon pendant quelques minutes, mais au moins il n'a pas rompu nos vœux de silence pendant qu'il tripotait les gâchettes. Et puis Cynthia est revenue de l'épicerie et elle a crié à Yves qu'il n'avait pas de jugement. Les fusils sont retournés dans le cabanon avec leur couverture en feutre.

Je ne sais pas si nos vrais parents qui sont morts sans nous dire au revoir peuvent m'entendre penser. S'ils me regardent quand je suis assise sur la cuvette ou quand je triche à l'école. De toute façon, ils peuvent bien penser ce qu'ils veulent, ils n'ont pas eu le courage de nous emmener au ciel avec eux voir Jésus. Cynthia essaie de me faire accroire que c'est là qu'ils sont. Ça me fait de la peine mais plus je réfléchis et plus je me rends compte qu'ils sont nulle part. J'ai essayé de demander à Dieu et à Jésus aussi de leur parler pour moi, pour qu'ils aillent voir Simon quand il dort. Comme ça, ils pourraient le convaincre de me laisser tranquille. Tout le monde est trop occupé.

Hier soir, à l'heure du souper, j'ai parlé. Simon était dans le salon et il jouait à Mortal Combat III alors j'en ai profité pour montrer à Yves et Cynthia que je n'étais pas une idiote. Je leur ai parlé de l'oisillon et du stylo et je leur ai demandé s'ils croyaient que les oiseaux avaient une place au ciel. Je savais qu'en parlant de Dieu Cynthia me prendrait au sérieux et qu'ainsi Simon aurait des problèmes. Ils avaient l'air pas mal secoués par mon témoignage et j'en étais à leur proposer d'aller faire une prière sur la tombe avant qu'on aille se coucher quand Yves s'est levé tellement vite que sa chaise a heurté le réfrigérateur. Il était tout rouge et les veines de son cou étaient gonflées, ça ressemblait à des racines. Yves est allé chercher mon frère par le bras et il l'a enfermé dans sa chambre pour le punir, puis Cynthia et Yves se sont engueulés à propos de leur idée de devenir famille d'accueil, et moi je suis allée me coucher.

C'est le matin et j'ai réussi à me lever sans réveiller personne. La clé du cabanon n'était pas difficile à trouver, Cynthia cache tout dans ses géraniums. Le troisième pot dans lequel j'ai regardé contenait la clé plantée aux trois quarts dans la terre. Il pleut et il y a des flaques de boue sur

le gazon, ça glisse, je n'ai pas pensé à mettre des chaussures, ça aurait fait trop de bruit. Le cabanon est au fond de la cour et le chien du voisin n'arrête pas de japper depuis que je suis sortie de la maison. Il a dû passer la nuit dehors sous la pluie. Il y a des gens cruels partout. Je le détache et il court se mettre à l'abri sous la galerie. Au moins il ne jappe plus, de toute façon on l'entend tout le temps alors ça ne dérange plus personne. Mon pyjama est trempé, c'est comme si j'avais pris une douche avec. Ça fait un drôle de swish-swish quand mes pieds écrasent la pelouse imbibée d'eau. Le cadenas du cabanon est difficile à déverrouiller, j'espère juste que j'ai trouvé la bonne clé et que ce n'est pas celle de l'ancienne voiture de Cynthia. Je me fâche, je tire sur le cadenas et il tombe par terre. Il est tellement rouillé qu'il s'effrite comme un millefeuille. C'est coupant et j'ai deux doigts qui saignent à trop forcer la clé.

J'aurais dû penser à amener une lampe de poche, il fait très sombre dans le cabanon et je ne trouve pas la couverture. Je ne veux pas me risquer à retourner à la cuisine, Cynthia est peut-être déjà debout et elle fait son jus d'orange en pensant que tout le monde est encore couché. Je tâtonne le long des étagères et j'ai les mains pleines de terre et de toiles d'araignées, ça sent l'essence de la tondeuse et mes doigts me font mal. Je trouve une boîte en carton, lourde pour sa petite taille, et ce sont les cartouches. Elles sont bleues, je ne me souviens pas dans quelle carabine elles doivent être chargées. Je crois que ce sont les mêmes qui ont achevé Bambi.

Qu'est-ce que tu fais ?

Simon me regarde par l'embrasure de la porte en contreplaqué. Il l'ouvre toute grande et la lumière m'aveugle. J'ai à peine fermé les yeux qu'il m'a déjà arraché la boîte de cartouche des mains. Il la pose sur l'étagère, tout près de lui, puis il s'étire vers un bout de tissu vert pâle qui dépasse de la plus haute étagère. Il est juste assez grand pour l'agripper et je recule pour ne pas que ça me tombe sur la tête. Je ne sais pas quoi dire, je regarde Simon trempé comme moi et les fusils bien au sec dans leur couverture. Simon en prend un et le charge comme un expert ; soit qu'il s'est exercé en cachette, soit qu'Yves et lui s'entendent mieux qu'on le pense. Il me tend l'arme et sourit.

— T'as peur ?

Je fais signe que non, mais on sait tous les deux que je mens. Simon est fou, mais il n'est pas idiot. Moi, tout ce que je voulais, c'est faire croire à Yves et Cynthia que Simon avait joué avec les carabines sans leur permission, peut-être même dire qu'il m'avait menacée. Un mensonge ou deux pour qu'ils le renvoient au Centre, m'en débarrasser pour pouvoir respirer quelque temps.

Prends-là ! Qu'il me crie.

Le chien est sorti de sous la galerie et il a recommencé à japper. Il me tend toujours l'arme, puis il se met le canon sous le menton et le tenant d'une main et me tend la crosse de l'autre. J'ai une drôle de sensation dans les jambes, je crois que je me suis pissée dessus. J'ai honte et je fais toujours non de la tête. Simon garde la même position quelques secondes, puis il enlève lentement le canon de sous son menton. Je prends une décision et j'agrippe la crosse à deux mains, je ne sais pas trop ce que je tente de faire. Simon est tellement surpris qu'il n'essaie pas de me la reprendre avant que j'appuie sur la gâchette. Une douleur intense, comme une grosse aiguille brûlante, traverse ma cuisse.

Ça n'a pas été difficile de convaincre les adultes que Simon m'avait tiré dessus. Je n'ai pas trop de remords parce que c'est tout comme si c'était réellement ça qui s'était passé. Ça fait trois semaines que je suis à l'hôpital car près du quart de ma cuisse a été pulvérisé, j'ai failli perdre tout mon sang. Je ne me souviens plus très bien de l'après-coup de feu, je crois que j'ai perdu connaissance. Simon est au Centre et moi j'attends patiemment la guérison. Je me suis vue à la télévision et maintenant tout le monde veut m'adopter. Je ne sais pas s'ils me laisseront choisir ma nouvelle famille temporaire, je ne sais pas si je pourrai expliquer que je ne parle pas aux inconnus. J'espère que Simon ne m'en veut pas trop. Il faudrait presque que je change de nom, j'ai peur qu'il me retrouve et qu'il termine ce que j'ai commencé.



Illustration : Luce Des Marais